



Tout à coup, une détonation retentit (page 90)

— Taupin, c'est bien ce qu'il y a sur le papier?.. Vous ne voulez-pas m'en faire accroître... Prenez-y garde?..

— Je n'aurais aucun intérêt à vous tromper, Monsieur, je vous jure que le document ne contient rien de plus..

Mister Steadily frappa violemment la table du poing et jura en anglais :

— Voilà trois jours que je me torture la cervelle pour en arriver à déchiffrer cette bêtise... Ne riez point, où je vous jette mon encrier à la figure... Hors d'ici... Filez!

Taupin ne se fit pas répéter l'invitation, et n'eut que deux pas à faire pour quitter la cabine.

— Je ne l'ai jamais vu dans un pareil état, se dit-il. Sinon,

il est toujours imperturbablement calme, avec sa tresse de porcelaine... Mais il faut avouer qu'on l'a rudement attrapé. Chacun son tour... Il a joué un vilain tour à l'autre type en lui escamotant « The Sea Mew » ! Mais je dois avouer que je ne supposais pas que le vieux jardinier se mettait dans des états pareils... Attention, Taupin ! Les amendes vont pleuvoir !

Mister Steadily ne se montra pas plus qu'avant, et quoiqu'il eut déchiffré le grimoire de Limiet, il restait encore des heures durant penché sur sa table, armé de sa plume et de son crayon et travaillant plus que jamais.

Sans plus d'incidents dignes d'être rapportés, ils arrivèrent à Ténériffe. Le yacht y fit du charbon, embarqua des provisions, et reprit la mer au bout de quelques heures.

Le capitaine Onion avait de nouveau échangé quelques paroles laconiques avec le propriétaire de son bateau.

Il eut un nouvel entretien avec le timonier. Celui-ci ne put néanmoins dire à Taupin que ceci :

— Nous nous dirigeons vers la côte d'Afrique...

— Où nous accosterons, ajouta-t-il, je l'ignore... J'en arrive à croire que votre maître ne voyage en mer que pour pouvoir travailler à l'aise... Bah ! Il pète bien, et s'il voulait même faire un voyage autour du monde à bord du yacht, je suis à sa disposition. Et le vieux, lui aussi, ne demandera pas mieux... Il n'aime pas beaucoup le plancher des vaches... Il y a trop souffert.

— Comment cela ?

— Je ne connais pas trop bien l'histoire...

— Racontez toujours ce que vous en savez... Je dois vous avouer que jamais il n'y a eu gens plus curieux de leur nature que les enfants de ma mère... et j'en suis un !

— J'ai entendu quelques épisodes de cette histoire et j'ai pu les coordonner... Il paraît que le capitaine est un gentilhomme, un baron, ou quelque chose dans ce genre-là...

— On ne le dirait pas...

— Je suppose qu'il avait une mine toute autre, jadis... Il a déjà près de cinquante ans.

— Il en paraît au moins soixante...

— Il doit avoir beaucoup souffert...

— Sans doute parce qu'il lui était impossible de vider plus d'un verre à la fois...

— Si vous commencez déjà à vous moquer de mon histoire, je préfère cesser...

— Je me tairai, mais il faut avouer que son nez à tout l'air d'une pivoine ! Est-ce un nez de baron, cela ?

— Je disais donc que le vieux a dû souffrir beaucoup dans sa vie...

D'après ce que j'ai entendu dire par des gens qui l'ont connu dans sa jeunesse, il n'eut jamais songé à choisir la carrière de marin, si le hasard, ou plutôt la fatalité ne l'y avait amené.

Voilà plus de vingt ans qu'il navigue, sans jamais avoir revu sa patrie.

Il est Anglais et est né à Londres, dans le palais de ses parents.

Je dis « palais », car son père a dû être excessivement riche. L'on m'a dit qu'il était de haute noblesse et possédait beaucoup d'influence à la cour.

Inutile d'ajouter que l'éducation du vieux a été très soignée.

Il se destinait à la diplomatie.

— Qu'est-ce que cela ?

— Eh bien, les diplomates sont des fonctionnaires, chargés des intérêts d'un pays dans un autre pays... L'ambassadeur d'Angleterre à Paris, par exemple, y représente son pays, dont il défend les intérêts, tout en surveillant autant que possible les actes du gouvernement français... Il prend note de tout cela et en rend compte au gouvernement britannique.

— C'est donc un espion ?

— Quel vilain mot ! Ministre plénipotentiaire sonne beaucoup mieux ! En tout cas, ce doit être une position de choix, qui est bien payée et permet au fonctionnaire de mener une vie très agréable.

Le jeune gentilhomme avait choisi cette carrière et étudiait avec beaucoup de zèle et d'application pour atteindre son but.

Il n'était pas enfant unique. Il possédait un frère aîné, qui, d'après la loi anglaise, hériterait du titre et de toute la fortune du père, à condition, bien entendu, de servir une rente annuelle à son frère, suffisante pour lui permettre de tenir son rang...

Les deux frères s'entendaient à merveille, lorsqu'un parent éloigné vint se fixer pour quelque temps au palais, avec sa fille.

Cette dernière, paraît-il, était une beauté. Elle conquit bientôt le cœur du futur diplomate.

Lorsqu'elle repartit avec son père, le jeune homme lui avait déjà fait part de son amour. Elle s'y était montrée favorable et lui avait fait espérer qu'elle serait sa femme dès qu'il aurait réussi à obtenir une nomination.

Le jeune homme poursuivit donc ses études avec plus d'acharnement que jamais et il réussit, encore très jeune, à obtenir une place de secrétaire, ou quelque chose d'approchant, auprès du ministre d'Angleterre, à Madrid, je crois...

Dès qu'il apprit cela, il se rendit auprès de son père, et lui fit part de son désir d'épouser sa cousine.

— Cela est complètement impossible, fut la réponse.

— Et pourquoi, père ? Emmy est pourtant d'une haute lignée,

d'une souche aussi ancienne que la nôtre... et sa fortune est aussi grande que la nôtre... Qu'est ce qui peut donc s'opposer à notre union ?

— La jeune fille elle-même.

— Mais elle m'aime !

— Impossible !

— Elle m'a promis solennellement de devenir ma femme, dès que je saurais où la Reine m'enverrait...

— En ce cas, elle a dû changer d'avis, mon cher enfant...

— Je ne comprends pas vos paroles, mon père... Vous parlez d'une façon si peu claire et pourtant si décidée.

— Il faudra renoncer à vos projets...

— Mais pourquoi ?

— Parce que, dans une couple de semaines, Emmy se fiancera à votre frère...

Ces paroles firent l'effet d'un coup de massue.

Le jeune homme chancela, comme pris de vertige.

— Et a-t-elle consenti ? demanda-t-il.

— Parfaitement, puisque nous avons décidé de célébrer bientôt les fiançailles...

— Contre son gré, peut-être...

— Cela n'est plus de notre époque, mon cher enfant. Votre frère a sollicité la main d'Emmy, et non seulement son père, mais elle même a acquiescé... Vous êtes encore assez jeune pour ne pas prendre cette déconvenue au tragique et à Madrid, où une vie pleine de plaisirs de toutes sortes vous attend, vous aurez bientôt oublié votre première aventure.

— Vous croyez cela, mon père...

— J'en suis persuadé... Pour le moment, vous croyez ne pouvoir supporter ce choc, mais, dans quelques mois, vous considérerez la chose comme toute naturelle... Et vous vous félicitez de ne pas vous être engagé si jeune... Je connais tout cela... Moi-même, j'ai rencontré pareille aventure dans ma vie, et ne m'en souviens même plus...

Le jeune homme crut devenir fou, tant ce coup imprévu l'avait abattu.

Il écrivit une couple de lettres, qu'il fit remettre à la jeune fille par un serviteur dévoué...

Il n'obtint point de réponse...

Il songea au suicide... Mais il finit par décider de parler tout d'abord à Emmy, coûte que coûte...

La jeune fille vint à Londres et, accompagnée de son père, parut au palais...

Au cours d'une après-midi, il parvint à la voir seule...

— Emmy, lui dit-il, je ne m'étais pas attendu à cela, de votre part. Avez-vous donc oublié ce qui s'est passé entre nous, il y a quelques mois, à cette même place, et ce que vous m'avez promis ?

La jeune fille laissa tomber la tête sur la poitrine et ne répondit point.

— Emmy, parlez donc...

Elle releva la tête, et le jeune homme vit que de grosses larmes lui sillonnaient les joues.

— Que s'est-il donc passé depuis ?... De grâce, un seul mot, dites-moi un seul mot qui m'explique votre conduite... Ne m'avez-vous pas dit la vérité ? Vous ne m'avez jamais aimé, ou avez-vous cru que vous m'aimiez, et vous êtes vous aperçue plus tard que vous vous étiez trompée ?..

— Non, put enfin dire la jeune fille, oppressée et comme abattue par le chagrin.

— Je vous prie, dites-moi donc ce qui vous a fait changer d'avis...

— Mon père l'a voulu...

— Malgré vous ?

— Oui...

— Vous m'aimez donc toujours, mon Emmy ?

— Je ne puis vous dire cela, je ne puis plus vous l'avouer. Dans quelques semaines je serai l'épouse de votre frère, et c'est donc lui que je dois aimer...

— Mais cela ne se passera pas ainsi...

Elle sourit faiblement.

— Qui l'empêchera ?

— Moi.

— Lorsque mon père a décidé quelque chose, rien n'est en mesure de changer cela, d'ailleurs votre père est d'accord, et votre frère de même.

— Je parlerai... Vous m'aimez toujours, Emmy. Vous me préférez donc à mon frère ? Il faut que je sache cela avant que je puisse parler.

— Oui... murmura la jeune fille.

Il ouvrit les bras et voulut étreindre la jeune fille.

Elle l'en empêcha, lui prit les deux mains qu'elle pressa tendrement, et s'éloigna vivement.

Le jeune homme se rendit auprès de son frère, un homme au caractère très sérieux, qui se livrait avec passion à l'étude et qui était déjà désigné à prendre la succession de son père.

Il était très intelligent, mais imbu de tous les préjugés des gentilhommes de jadis.

Cette sorte de gentilshommes n'est pas loin de s'éteindre en Angleterre, moins que partout ailleurs, parce que les traditions y

sont encore si vivaces.

— Vous désirez donc épouser Emmy? demanda le jeune homme à son frère, après lui avoir demandé un entretien.

— En voilà une demande! Dans quelques jours les fiançailles seront célébrées? répliqua le frère aîné, surpris.

— Emmy n'est pas d'accord.

— Non? Vous a-t-elle dit cela?

— Oui.

— Il est très curieux qu'elle vous ait fait part de cela.

— Cela ne vous semblera plus si étrange, quand vous saurez que c'est moi qu'elle aime et qu'elle désire épouser.

L'aîné regarda son frère cadet d'un air perçant et lui dit après un silence :

— Ah! Et ce sentiment est-il né si soudainement?

— Non. Lorsqu'elle a passé plusieurs semaines ici, il y a près d'un an, avec son père, nous nous sommes juré un amour éternel.

— Vous étiez deux enfants à cette époque... Mais pourquoi Emmy m'a-t-elle donné son consentement?

— Parce que son père l'y a forcée...

— Il a eu parfaitement raison.

— Que voulez vous dire?

— Il n'aura envisagé que la réunion de nos deux noms et de nos deux fortunes... Rarement une union aussi brillante à tous les points de vue a été conclue en Angleterre... Vous m'avouerez que c'est le mariage rêvé, dans l'intérêt des deux familles?

— Mais Emmy ne vous aime pas.

— Vous le croyez.

— Je l'aime.

— Moi également...

— Mais elle...

— Elle finira par s'apercevoir qu'elle a fait ce qu'elle devait à sa lignée, dont elle est le dernier rejeton... Et, une fois ma femme, elle respectera le nom familial... Cela arrive souvent avec les jeunes filles, mon cher...

— Et moi?

— Vous, vous rendrez à Madrid et dans peu de mois vous ne penserez plus à Emmy.

Le jeune homme se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Il ne trouvait plus de paroles pour décider son frère à rompre le mariage projeté...

Il finit par dire :

— Mon frère, vous n'épouserez pas Emmy... Vous allez me le promettre.

— Dois-je vous faire cette promesse?... Et si je ne désire ne pas le faire ?

— Vous jouez avec le feu, mon frère, et vous y brûlerez !

— Quoi ? Des menaces ?...

— Non ! Mais je vous avertis que je ne me laisserai pas enlever bénévolement Emmy, sans défendre le bonheur de ma vie...

— Des phrases, mon cher, des phrases... Elles feraient très bien sur la scène, ou dans un roman, mais elles sont déplacées dans la vie réelle, totalement déplacées et vides de sens.

Et il poursuivit après un court silence :

— Retenez bien ce que je vais vous dire... J'aime Emmy, moi aussi, et au moins aussi profondément que vous... à mon âge les sentiments ont plus de profondeur qu'au vôtre... Au surplus, notre mariage unira deux vieilles familles nobles et deux apanages, j'allais dire deux fiefs ! qui sont bien les plus beaux que notre pays possède !... Si vous vous pénétrez de cette vérité, vous finirez par vous apercevoir vous même que tout ce que vous pourriez dire vous et même Emmy, pour aller à l'encontre du mariage, ne pourra empêcher celui-ci... Retenez cela et faites moi le plaisir de rejoindre votre poste au plus vite... Bonjour.

Et le frère aîné s'éloigna, abandonnant son cadet dans un état qu'il est inutile de décrire, parce que vous vous rendrez facilement compte des sentiments qui l'agitaient.

Il pleurait de rage et de désespoir.

Une demi-heure de là, il fut appelé chez son père.

Celui-ci se montra très froid.

— Je supposais, lui dit-il, que vous aviez abandonné le plan irréalisable dont vous m'avez entretenu... Et voilà que j'apprends que vous avez entrepris votre frère à ce sujet... Je croyais que l'étude vous avait rendu plus sage... Inutile de m'interrompre ! J'ai fait ce que je considère être mon devoir, à votre égard... Emmy et son père se sont déjà rendus au château de Racheny, où les fiançailles seront célébrées...

— Mon père, je...

— Cela a été décidé ainsi, et Emmy a donné son consentement.

— Cela n'est pas vrai !

— Je vous défends de vous servir de pareilles expressions en me parlant, à moi, votre père...

— On l'y a contraint...

— Mais non, elle est plus sensée que vous... Elle comprend ce qu'elle doit à sa famille, et voilà pourquoi elle a consenti... Il n'y a plus rien à changer à cela... Vous n'assisterez pas à la fête car cela pourrait retarder votre guérison ! D'autre part j'ai obtenu

du ministre que l'ordre vous soit donné de rejoindre d'urgence votre poste, à Madrid... Cela est nécessaire pour donner le change à ceux qui s'étonneraient de votre absence... Tout est réglé pour le mieux... Ce soir encore, vous partirez pour l'Espagne.

— Je ne partirai point.

— Bien. Un autre gentilhomme prendra votre place, mais en ce cas, vous avez toute latitude, sauf de rester ici et de m'adresser encore la parole... Je vous le défendrais...

Et le père sortit de l'appartement.

Il se trouvait devant un obstacle, sur lequel il pouvait se meurtrir les poings, se fracasser le crâne, mais qu'il ne pouvait franchir.

Tout comme le père l'avait annoncé, l'ordre parvint à l'hôtel dans l'après-midi, enjoignant au jeune secrétaire de légation d'aller rejoindre immédiatement son poste.

Mais le jeune homme resta introuvable. Il ne se trouvait pas à l'hôtel, et les domestiques, envoyés de toutes parts à sa recherche, revinrent sans avoir pu le voir.

Le jeune gentilhomme avait disparu sans laisser de trace.

La fête des fiançailles eut lieu à Racheny, et l'on décida d'y célébrer également le mariage.

Celui-ci eut lieu en grande pompe. De tous les côtés de l'Angleterre, des membres de la haute noblesse étaient accourus au château pour y assister aux fêtes...

Les invités étaient réunis, dans la salle d'honneur, autour de la table richement garnie... Une atmosphère de fête régnait, et le festin se fut achevé dans toutes les règles du grand monde, lorsqu'un événement inattendu vint jeter un froid parmi les convives.

Le soir était venu, et les magnifiques lustres, resplendissants de cristaux, venaient d'être allumés... Le champagne moussait dans les verres...

Le père de la mariée venait de se lever et avait levé son verre en l'honneur de la noblesse anglaise en général... Il éleva son verre pour le porter à ses lèvres...

Tout à coup, une détonation retentit...

L'une des glaces des grandes fenêtres qui donnaient sur les falaises bordant la mer se cassa à grand fracas, et une balle vint fracasser le verre que le père tenait en main...

Des laquais et des convives s'élançèrent au dehors...

Des femmes se hâtèrent de quitter la salle...

Emmy s'évanouit...

Elle avait compris immédiatement qui était le trouble-fête...

Il en était de même de son mari et de son beau-père. Mais ils tinrent la chose secrète.

Les gens qui s'étaient mis à la poursuite de celui qui venait



Le Rossai.

de tirer, par hasard ou de plein gré, durent faire un grand détour parmi les falaises, avant d'arriver à la place du rivage sous la fenêtre.

Lorsqu'ils y parvinrent enfin, ils n'y virent plus personne...

Il eut été infructueux, insensé même, de faire des recherches... Il eut fallu une armée pour corner les falaises, dont les grottes offraient de nombreux abris à un fuyard...

Jamais plus on n'entendit parler du jeune gentilhomme et tous le considéraient comme mort.

Tout le monde suppose qu'il s'est suicidé, et pourtant, telle n'est pas la vérité car dans la cabine se trouve le malheureux, attablé en face d'une bouteille, la seule amie qu'il possède encore au monde...

— C'est donc là l'histoire du capitaine, et c'est pour cela qu'il aime tant à lever le coude ? Pauvre homme ! Mais comment se fait-il qu'il soit devenu marin ?

— C'est la fin de l'histoire.

Le timonier regarda fixement devant lui, comme s'il venait d'apercevoir quelque chose de particulier.

Après avoir examiné attentivement le ciel et la mer, il reprit :

— Je crois qu'il faudra que je me hâte, pour en finir encore aujourd'hui avec mon histoire... Car nous aurons bientôt un orage...

Il s'éleva déjà, là-bas...

Taupin regarda dans la même direction, mais il ne découvrit qu'un ciel serein, qui lui semblait très rassurant.

— Les marins voient mieux et plus loin que les yeux des terriens, qui sont habitués à ne considérer que des choses qui se trouvent près d'eux... Et j'aurai de la besogne à revendre, car, avant que l'ouragan ne soit ici, le vieux aura ingurgité tant de petits verres qu'il sera ivre-mort, et qu'il ne saura plus que cuver son brandy... Et, en ce cas, la plus formidable tempête ne le mettrait pas sur pied.

Le timonier alla donner quelques ordres à l'équipage et revint auprès de lui.

— Le vieux jait, se dit Taupin, nous a procuré un capitaine qui, s'il y a du danger, ne nous empêchera pas de donner à manger aux poissons... Heureusement que le timonier m'a l'air d'un solide gaillard.

— Pour en revenir à notre récit, reprit ce dernier, il faut que je vous dise que le jeune gentilhomme, après avoir tiré le coup de feu, dont lui seul pourrait indiquer la destination, se jeta comme un fou dans les falaises, et se précipita dans la mer.

Les flots l'entraînèrent, et il se fut noyé à une grande distance de la côte, si l'instinct de la conservation, qui existe dans l'homme aussi bien que dans les animaux, n'eût pas repris le dessus. Il se mit à nager.

Il lutta longtemps, très longtemps, contre les flots. Mais à peine avait-il pu réussir à se rapprocher de la côte, en nageant vigoureusement qu'une nouvelle vague le saisissait et l'entraînait de nouveau au large.

Il eut bientôt dû abandonner sa terrible lutte contre les vagues, ses forces diminuaient et une grande lassitude le prit, lorsqu'il se sentit tout à coup saisi et hissé en l'air.

C'est alors qu'il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouvait couché dans une chambre très étroite; il entendit les paroles suivantes, prononcées d'une voix rude :

— Capitaine, capitaine, arrivez-donc! Voilà le noyé qui redevient vivant.

Aussitôt, un homme parut dans la cabine et regarda le jeune homme.

— Je croyais que vous aviez trop embarqué d'eau pour que vous puissiez encore ouvrir les écoutilles, mais puisque vous en êtes là, il ne faut pas vous inquiéter du reste... Nous allons vider une bouteille de rhum et un peu d'eau chaude dans la cale, et demain vous pourrez appareiller de nouveau... Mais tâchez cette fois de ne plus toucher d'écueil.

— Où suis-je ?

— A bord de l'« Untwood », un des meilleurs vapeurs de la « Spark line », qui file vers Hambourg à une vitesse qui vous regaillardit... N us vous avons vu flotter comme une vergue... Nous vous avons repêché... Il était temps, moussaillon, car vous étiez déjà aussi raide qu'un poisson séché... Allons, collez-vous cela dans le fusil, et demain vous aurez de la santé à revendre.

Petit à petit, tous les événements revinrent à l'esprit du jeune homme.

Quelques heures plus tard, une fièvre violente se déclarait, et il se mit à divaguer.

Lorsque cette fièvre le quitta, — la mort ne semblait vouloir de lui en aucune façon — il était étendu dans un lit d'hôpital, à Hambourg.

Il guérit, et au fur et à mesure que le moment approcha où il allait quitter l'hospice, le calme renaissait dans son esprit.

Le capitaine de l'« Untwood » qui, durant la maladie du jeune homme, avait déjà accompli un nouveau voyage, vint le visiter et lui demanda qui il avait sauvé.

Le jeune homme ne répondit pas.

Il ne voulait pas se nommer.

— Il y a là quelque chose qui n'est pas clair... se dit le marin. Enfin, que celui qui n'a jamais péché, lui jette le premier pavé... Il m'a pourtant l'air sympathique... Je ne crois pas en tout cas qu'il ait envoyé un homme dans l'autre monde... Et puis... ce ne sont pas là mes affaires... Il ne m'a pas demandé de le sauver ! C'est à moi d'avoir des obligations envers lui.

Le capitaine n'insiste donc pas pour connaître l'histoire du jeune homme, mais il lui conseilla de naviguer, et d'apprendre le métier à bord de « l'Untwood. »

Le jeune homme accepta cette offre. Il accomplit plusieurs voyages à bord de ce bâtiment, à bord duquel je pris moi-même plus tard, service comme matelot.

Il étudiait beaucoup, pour oublier, sans doute, car il n'est pas plausible que tout souvenir de sa vie antérieure fut oublié.

Il fut diplômé capitaine, et ce fut son malheur, à bord de « l'Untwood, » où il devint premier timonier.

Il aurait dû prendre des précautions contre la fatalité, dont il avait déjà eu à souffrir. Il eut donc dû prendre service à bord d'un bâtiment qui ne touchait pas les ports anglais, mais qui naviguait dans les mers d'Asie et d'Afrique.

Mais, comme disent les habitants du pays que nous avons quitté il y a quelques jours, ce qui est écrit doit arriver.

La blessure que l'amour lui avait faite commença à se cicatriser.

et les occupations du jeune homme étaient tellement absorbantes, qu'il eut fini par oublier Emmy, lorsque le hasard ou la fatalité, comme il vous plaira de nommer cette force obscure qui décide de notre destinée, le mit en présence, à Liverpool, où se trouvait « l'Untwood » en ce moment, d'un ancien serviteur de sa famille.

Celui-ci avait échangé la livrée pour la vareuse du marin.

Il ne reconnut pas son ancien maître, mais celui-ci se rappela immédiatement ses traits bien connus.

Il lui offrit un verre de bière, lui demanda des renseignements peu importants, pour en finir par s'informer de sa famille.

Le capitaine Onion apprit de terribles nouvelles de la bouche de l'ancien laquais, qui devait être parfaitement au courant de la situation de la famille.

Emmy était morte peu après son mariage.

Les uns prétendaient qu'elle était morte de chagrin, tandis que les autres supposaient qu'elle s'était empoisonnée et était morte en d'horribles souffrances.

Son mari, souffrant au plus profond de son être du chagrin que lui avait causé cette mort, et sans doute poursuivi par le remords, l'avait bientôt suivi dans la tombe.

Vous vous imaginez combien le capitaine fut frappé de ces terribles nouvelles...

Il resta longtemps immobile sur sa chaise comme plongé en de profondes réflexions.

Ensuite il se mit à vider l'un verre de whisky après l'autre et c'est complètement ivre qu'il quitta l'auberge...

Il s'aperçut que lorsqu'il était ivre ses chagrins l'abandonnaient, pour revenir de plus belle, une fois les fumées de l'ivresse dissipées.

Cela lui donna la passion de la boisson, et au bout de peu de temps, c'était devenu un ivrogne fini...

Comme marin, il est remarquable, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique... Il est expérimenté comme pas un et cela lui permet de conduire un navire, malgré les nombreux verres de whiskey qu'il vide chaque jour dans sa cabine.

Sans cette profonde connaissance du métier, qu'il doit au capitaine de « l'Untwood », et s'il ne possédait pas une cervelle merveilleusement agacée, qui travaille, malgré l'influence de l'alcool, lorsqu'il s'agit des choses maritimes, ce serait un homme perdu, un vagabond qui, de degré en degré, eut fini par mourir à l'hôpital...

Et qui sait ce que l'avenir lui réserve ?

Et voilà l'histoire de notre capitaine.

— La vie est pareille à une pièce de théâtre, reprit Taupin, une pièce aux épisodes divers et variés...

— En effet...

Shakespeare, le terrible génie, avait exprimé sous une autre forme, cette pensée qui venait ingénument à Taupin.

Oui, chacun de nous à son rôle à jouer dans cette pièce... Mais, par contre, nous ne pouvons nous renseigner à l'avance, comme au théâtre, au sujet de la pièce et de ses péripéties, et c'est pourquoi la vie présente tant de lamentables scènes, si émouvantes, si navrantes aussi...

CHAPITRE 13.

La tempête.

Le timonier de « The Sea Mew » ne s'était pas trompé, lorsqu'il avait prédit à Taupin qu'un ouragan allait s'élever...

Le ciel présenta bientôt tous les symptômes d'une tempête prochaine.

Les petites nuées qui parsemaient le ciel, firent place, petit à petit, à de lourds nuages, qui parurent à l'horizon et qui finirent par envahir tout le ciel...

La mer commença à s'agiter, et la houle devint plus forte. De grosses vagues moutonnaient.

Bientôt la tempête allait mugir, et les éléments allaient se déchaîner...

Le timonier entra dans la cabine du capitaine.

Onion était assis devant un petit guéridon, sur lequel se trouvaient une bouteille et un verre, qui prouvaient suffisamment que le malheureux, une fois de plus, avait cherché l'oubli dans la boisson maudite...

Onion fixa un regard hébété sur l'officier qui entrait.

Tout à coup, il eut de nouveau le sentiment de la réalité, car ses yeux se mirent à étinceler.

— Et bien...

— Capitaine, je crois...

Onion frappa si violemment la table de son poing fermé, que la bouteille et le verre faillirent tomber.

Il lança une malédiction furieuse...

Ensuite, il s'adressa à l'officier :

— Que venez-vous faire ici ?

— Je viens vous avertir...

— Je vous ai dit que personne ne pouvait se permettre d'entrer ici, et je veux qu'on m'obéisse... Est-ce compris ?

— Une tempête menace !

— Je m'en moque.. Puis-je l'envoyer autre part, cette tempête ?

— Je vous ai...

— Sortez !

Le timonier semblait ne vouloir quitter la cabine qu'après avoir dit au capitaine ce qu'il s'était proposé de lui communiquer.

Onion s'était dressé.

La fureur contractait son visage.

Il dut se retenir à la table pour ne pas perdre l'équilibre.

La boisson s'était déjà emparée de lui.

— Hors d'ici !... Sortez donc !

Et il s'avança, d'un air menaçant, vers le timonier.

Celui-ci, qui s'aperçut que l'ivresse de son maître était totale, finit par quitter la pièce.

Le capitaine se laissa retomber sur sa chaise.

Un rire diabolique sortit de sa gorge.

D'une main tremblante, il remplit jusqu'au bord un verre de whiskey, et le vida d'un trait.

Puis, les yeux fixés sur la chaise, il ne bougea plus et s'immobilisa sur sa chaise.

— Cela va commencer, dit le timonier à Taupin, qui se trouvait sur le pont avec les deux enfants, et le vieux est ivre comme toute la Pologne.

— S'il ne finit pas par s'assoupir, d'un sommeil de plomb dont rien ne saurait le tirer, il ne nous rendra que peu de services durant la tempête...

— L'on devrait écarteler ce juif algérien, pensa le domestique de Mister Steadily. Oser envoyer quelqu'un en mer sous la conduite d'un pareil ivrogne...

— Descendez tous, reprit l'officier, car d'ici peu la mer nous enverra ses premières vagues, en manière de salut, et celles-ci vous emporteront, malgré vos efforts, comme des fétus de paille. Avertissez votre maître qu'il ne peut monter sur le pont durant l'orage.

Taupin obéit, et descendit avec les deux enfants, malgré les rebuffades du Rossai, qui voulait à toute force assister au spectacle de la tempête.

Il se rendit à la cabine de Mister Steadily.

Il frappa.

Pas plus que d'ordinaire, il n'obtint de réponse.

Il finit par entrer.

Mister Steadily le regarda d'un air furibond et lui dit :

— Je regrette profondément que nous n'ayons pas prévu dans le contrat une amende, pour déranger inutilement le maître... Vous me paraissez être enclin à cette maladie...

— Excusez-moi, Monsieur, mais je viens vous avertir qu'un orage menace.

— Cela est chose ordinaire sur mer... Et c'est pour cela que vous osez venir me déranger ?

— Le timonier m'a dit que vous ne pouviez monter sur le pont...

— Le timonier est un imbécile... Je suis ici à mon propre bord et je monte sur le pont quand je le veux..

— Les vagues vous emporteraient...

— Et si cela me va, le timonier n'a pas à s'opposer à cela. Vous pouvez vous retirer.

Taupin sortit immédiatement.

— Il a raison, en somme, murmura-t-il. C'est son navire et c'est son corps, et si cela lui plaît de se laisser emporter par les vagues, le timonier n'a pas à se mêler de cela... C'est curieux, mais au fond l'on finit toujours par découvrir que Steadily a raison.

Entretemps, l'officier donnait ses ordres à l'équipage, qui avait été appelé sur le pont, au grand complet.

La mer était devenue houleuse.

Une averse s'abattit brusquement, comme si l'océan eut manqué d'eau.

De toutes parts, de longs nuages sombres accouraient de tous côtés, et s'élevaient rapidement au ciel... Ils avaient l'apparence de gigantesques montagnes liquides, que le vent jetait les unes contre les autres, pour les chasser plus loin l'instant d'après.

Le vent sifflait lugubrement.

Enfin la tempête se déchaîna, et la mer devint de plus en plus houleuse.

« The Sea Mew » qui, jusque là s'était parfaitement comportée fut dès lors le jouet des vagues, qui l'enlevaient, la couvraient de leurs flots impétueux, pour la rejeter plus haut et pour, l'instant d'après, la laisser retomber dans un abîme plus profond.

Les hautes vagues balayaient le pont, emportant tout ce qui n'était pas solidement fixé.

Le capitaine fut tiré de sa torpeur par le fracas d'un coup de tonnerre... Il s'était dirigé vers la porte de sa cabine...

Quand il l'ouvrit, une grande masse d'eau se précipita à l'inté-

rieur, et jetèrent l'ivrogne sur le sol...

Le conflit des éléments était terrible...

Le firmament rougeoyait sous les éclairs qui sillonnaient sans interruption la nue... Le fracas du tonnerre, le sifflement aigu du vent et les mugissements de la mer en fureur formaient un concert épouvantable, qui eut fait trembler le plus intrépide...

Le capitaine, dégrisé complètement, réussit à sortir de la cabine, et se tenant à deux mains au bastingage, il parvint à gravir l'escalier qui conduisait à la passerelle...

Arrivé là, Onion se fit lier au bordage, pour ne pas être enlevé et jeté par dessus bord, et prit le commandement du navire.

Petit à petit, la nuit vint.

Malgré les efforts furieux de la tempête, « The Sea Mew » s'était bien tenu.

Comme la tempête parut s'apaiser enfin, et que les vagues devenaient moins fortes, tout le monde crut le danger passé...

Onion fit même détacher la corde qui le liait au garde-fou de la passerelle, pour donner les ordres nécessaires pour que le navire reprît son voyage normal vers la côte d'Afrique.

Tout à coup, un choc terrible ébranla le bâtiment et jeta les matelots sur le pont.

— Une épave... nous avons touché une épave!...

Il en était ainsi...

Un navire désarmé, que les vagues avaient entraîné, était venu aborder le navire de Steadily à l'arrière.

Une voie d'eau s'était déclarée...

L'eau pénétra en bouillonnant dans la cale.

— Aux pompes!

Inutile de dire que cet ordre fut exécuté immédiatement.

Mais les pompes étaient impuissantes devant la grande masse d'eau qui faisait irruption dans la cale, et il ne fallait pas songer à aveugler la voie d'eau...

« The Sea Mew » commençait à couler...

— Armez les canots de sauvetage!

La première chaloupe glissa le long des palans et toucha la surface de l'eau...

En une poussée effroyable, luttant désespérément, le couteau au poing, les matelots s'élançèrent pour y prendre place...

Ils se buttèrent au capitaine...

Celui-ci s'était armé de deux revolvers et sa voix retentit puissante :

— Embarquez tout d'abord le passager et ses domestiques...

Celui qui n'obéit point est un homme mort!

Le matelot qui se trouvait le plus près du bastingage, voulut se jeter dans le petit canot...

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
